

# Newsletter



## Spécial Trauma

### Numéro 4

Dans le cadre de la troisième journée de recherche clinique organisée par la **Section Clinique d'Aix-Marseille** en partenariat avec le Centre Hospitalier de Valvert

### Le nouage psychiatrie/psychanalyse Ce qui fait enseignement à partir des cas cliniques

## Colloque du 12 octobre au centre hospitalier de Valvert à Marseille – 9 h à 17 h

Inscriptions auprès du centre de formation du CH de Valvert :  
[centreformation@ch-valvert.fr](mailto:centreformation@ch-valvert.fr)

☎ 06 76 75 20 91 / 06 75 19 80 26

Vous trouverez le programme et toutes les informations sur le fichier joint

*En avant-première du colloque nous vous proposons une série de rubriques pour vous accompagner jusqu'au jour « J » : des textes, des interviews, des citations, une rubrique Traum-Art et Träum(a)... Bonne lecture !!!*

- ✚ « **DES BRIS** » - Pierre Falicon - Roland Barthes, *La Chambre Claire et l'impossible à dire du trauma*
- ✚ « **TRAUM-ART** » - *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, morceau choisi par Sylvette Perazzi
- ✚ « **VOUS AVEZ DIT TRAUMA ?** » - *La perte des mots pour le dire* – Marc Antoni, psychiatre, praticien hospitalier, médecin chef du secteur 7 au pôle de psychiatrie adulte du Centre Hospitalier de Valvert, interviewé par Elisabeth Pontier
- ✚ **TRAUM(a)** – Conférence de Jacques Lacan à Louvain le 13 octobre 1972, extrait choisi par Elisabeth Pontier

## "DES - BRIS"



### **Roland Barthes, *La chambre claire* et l'impossible à dire du trauma**

*Par Pierre Falicon*

La parole ne peut pas tout dire. Il y a un trou dans le réel, que rien ne peut combler. Cela fait un *troumatisme*<sup>1</sup>. C'est le trou dans la langue qui fonde le trauma. Il en résulte la souffrance subjective dont le sujet se plaint. *La Chambre claire*<sup>2</sup> écrit par Roland Barthes du 15 Avril au 3 Juin 1979, est la tentative pour cerner un trauma en lien avec la mort récente de sa mère. Mais aussi bien il s'agit d'une fiction qui vient répondre au désir d'écrire de Roland Barthes : traitement du trauma. ?

Ce livre est le récit d'un drame, voire d'une tragédie en deux parties coupées par un blanc qui marque un renversement du point de vue, une catastrophe :

<sup>1</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXI, « Les non-dupes errent », inédit, leçon du 19/02/1974.

<sup>2</sup> Barthes, R., *La chambre claire*, Note sur la photographie, Cahiers du cinéma, Seuil, 1980

*La Chambre claire* nous fait passer d'une situation de plaisir provoquée par le désir de photographies présentées dans la première partie à une deuxième partie marquée par le deuil. Le blanc qui sépare les deux parties marque le point de bascule où se révèle la vérité de ce désir conduit par la hantise de la mort. Œdipe y a toute sa part, puisqu'il s'agit de l'Image, absolue, détachée de tout lien narratif, référée à la mère qui vient de mourir. Cette image, il ne la montrera pas. Elle est partout présente et nulle part, revenante, elle hante, sans se montrer elle-même, le parcours photographique de Barthes.

Entre les deux parties du livre, donc, un blanc, qui marque, la place d'une photo absente, celle de la mère de Barthes, dont la disparition est un trauma pour Roland Barthes.

L'événement de l'invention de la photographie de la mère est raconté dans l'après coup de ce blanc, le trauma ne pouvant se dire directement :

« J'allais ainsi, seul dans l'appartement où elle venait de mourir, regardant sous la lampe, une à une, ces photos de ma mère, remontant peu à peu le temps avec elle, cherchant la vérité du visage que j'avais aimé. Et je la découvris »

Cette photo, n'est d'ailleurs pas nommée comme celle de sa mère. Il la nomme « la photographie du jardin d'hiver », par métonymie. De plus, sur cette photo, sa mère est une enfant de cinq ans. Aussitôt la question de l'être unique apparaît :

Il reconnaît dans cette photographie quelque chose de flottant, « comme une essence de la Photographie (sa nature) »<sup>3</sup>. Aussitôt, il ajoute : « je ne puis montrer la Photo du Jardin d'Hiver. Elle n'existe que pour moi ».

Ce trauma, cause de l'œuvre même qui s'essaye à cerner ce trauma, est alors le point de départ d'une renaissance, d'une *vita nova* qui délivre le sujet en le mettant en mouvement, à la recherche d'une science impossible, la *mathesis singularis*, la science de l'être singulier, et même « la science impossible de l'être unique »<sup>4</sup>. Stratégie de l'œuvre au service de la vie au-delà du deuil de l'unique.

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.114

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.110

## "TRAUM - ART"



### *La Nausée*<sup>5</sup>

**Jean-Paul Sartre**

**Morceau choisi**

*par Sylvette Perazzi*

Cette espèce de rumination douloureuse : j'existe, c'est moi qui l'entretiens. Moi. Le corps, ça vit tout seul, une fois que ça a commencé. Mais la pensée, c'est moi qui la continue, qui la déroule. J'existe. Je pense que j'existe. Oh, le long serpent, ce sentiment d'exister – et je le déroule, tout doucement... Si je pouvais m'empêcher de penser ! J'essaie, je réussis : il me semble que ma tête s'emplit de fumée... et voilà que ça recommence : « Fumée... ne pas penser... Je ne veux pas penser... Je pense que je ne

veux pas penser. Il ne faut pas que je pense que je ne veux pas penser. Parce que c'est encore une pensée. » On n'en finira donc jamais ?

Ma pensée c'est moi : voilà pourquoi je ne peux pas m'arrêter. J'existe parce que je pense ... et je ne peux pas m'empêcher de penser. En ce moment même – c'est affreux – si j'existe, c'est parce que j'ai horreur d'exister. C'est moi, c'est moi qui me tire du néant auquel j'aspire : la haine, le dégoût d'exister, ce sont autant de manières de me faire exister, de m'enfoncer dans l'existence. Les pensées naissent par-derrière moi, comme un vertige, je les sens naître derrière ma tête... si je cède, elles vont venir là devant, entre mes yeux – et je cède toujours, la pensée grossit, grossit et la voilà, l'immense, qui me remplit tout entier et renouvelle mon existence.

---

<sup>5</sup> Sartre, Jean-Paul, *La Nausée*, NRF, bibliothèque de la Pléiade, 1981, p. 118-119

## "VOUS AVEZ DIT TRAUMA ?"



### La perte des mots pour le dire

Marc Antoni, psychiatre, praticien hospitalier, médecin-chef du secteur 7 au pôle de psychiatrie adulte du Centre hospitalier Valvert. Depuis trois ans, il apporte son soutien à cette journée de recherche clinique pour un nouage entre psychiatrie et psychanalyse.

*Interviewé par Elisabeth Pontier.*

**EP :** *Quelle est ta définition du trauma ?*

**MA :** Dans ma pratique je rencontre très peu ce que je considère être du « traumatisme ». Le traumatisme fait référence à quelque chose de bref, d'intense, éventuellement de violent. Il est physique et psychique. Mais il y a une certaine polysémie autour du terme : c'est à la fois l'événement supposé traumatique, mais aussi les conséquences de cet événement. La plupart du temps les somaticiens envisagent le traumatisme comme l'événement en lui-même, alors que nous, nous avons plutôt tendance à envisager le traumatisme comme la conséquence de cet événement.

**EP :** *Comment expliques-tu la rareté du traumatisme dans ta pratique ?*

**MA :** Le traumatisme est quelque chose qui échappe au dire : les mots manquent. Moyennant quoi - lorsque nous n'avons pas connaissance de l'événement traumatique et à partir du moment où pour le patient c'est quelque chose qui échappe aux mots, comment transmettre ? - l'événement traumatique est particulièrement complexe à repérer ainsi que les conséquences de cet événement. En pratique je n'ai jamais eu de patients venus me voir en m'expliquant : "j'ai eu un traumatisme, c'est terrible, etc." J'ai reçu quelques patients qui sont venus à la suite de décès. Mais le décès d'un proche est-il toujours un traumatisme ? Il faut faire attention à tout ce que l'on peut véhiculer comme propos ressentis et projectifs dans ce type de situation.

Si l'on prend le trauma au sens d'événement, j'ai pris en charge, dans ma pratique des jeunes filles qui avaient été violées, certaines par leurs pères. Mais l'événement était tellement connu, tellement dit et redit par la justice, avec un vocabulaire particulier, par les éducateurs, les experts, que c'était très difficile par la suite de reprendre les choses. La jeune fille avait noyé ce traumatisme dans toutes ces lectures possibles, et nous étions très loin de l'événement en tant que tel. De plus, si on considère que le traumatisme, vécu par le patient, est difficile à mettre en mot, à partager avec l'autre, même si cet autre est capable de décoder, le risque est grand

pour le premier de s'approprier le discours de l'autre sur son propre traumatisme. Ces parents, dont l'enfant a été tué de manière violente par exemple, vont s'approprier un discours juridique en disant : « mais que faisait la police, les magistrats, les médecins... ? On va porter plainte, etc. » C'est très utile pour évacuer beaucoup d'émotion mais on ne reste plus à sa place, on prend la place du juriste, de l'avocat, on se positionne contre, avec en plus l'idée qu'ainsi on règle le traumatisme en ayant cette action-là, comme une vengeance socialement organisée. Cela ne peut pas régler la perte, ça ne la règle que socialement, mais pas individuellement.

**EP** : *Trauma et perte sont donc liés ?*

**MA** : La seule situation qui mérite une attention particulière, c'est la perte dans toutes ses dimensions. Les patients viennent se plaindre de la perte. On ne vient pas me voir pour me dire je suis « follement » amoureux et heureux. On vient parce qu'il y a eu perte. Elle peut être massive, absolue, irréparable ou en apparence bénigne. Le traumatisme est de l'ordre de la perte et même de la perte du langage pour le dire. Et le traumatisme va s'exprimer par un langage du corps, du somatique, on va parler à côté, sans les mots pour le dire. Je pense au cas d'un patient, vigile dans un supermarché, qui s'est fait agresser de manière extrêmement violente, menacer, un révolver sur la tempe, et rouer de coups. Il est incapable d'en parler et c'est quelque

chose qui ne se règle pas. Il n'a pas les mots pour dire et mettre à distance. Il est toujours dans l'événement, après plusieurs années.

**EP** : *Ça ne se règle pas mais ça se traite ?*

**MA** : Ce qu'on traite c'est le symptôme mais en aucun cas le traumatisme. C'est cela la difficulté. Car au bout d'un certain temps, il y a des troubles du sommeil, une atteinte thymique, une perte d'estime de soi, une angoisse permanente qui le fait redouter en permanence de se retrouver face à son agresseur. Et d'une certaine manière, il est toujours face à son agresseur. Il n'a pas pu dire pour éloigner l'autre, il est toujours dans la situation. Il pense toujours à cette situation et l'autre va toujours se retrouver face à lui. Et en ce sens, il vit dans l'angoisse permanente. Je peux traiter l'angoisse, la dépression, une symptomatologie délirante ou hallucinatoire qui pourrait survenir. Mais en aucun cas je n'ai traité le traumatisme. La seule manière de traiter le traumatisme, c'est d'arriver à faire parler, mais le paradoxe, c'est que si on ne parvient pas à faire parler, on aggravera la situation. Par exemple pour le 11 septembre à NY, on est parti de l'idée qu'il fallait que tous les témoins, les victimes de ces scènes, puissent en parler et dans bon nombre de situations on a aggravé le problème parce qu'on n'a fait que parler à côté. Les mécanismes de refoulement, d'oubli, n'ont pas pu se mettre en place. Parce que le traumatisme, on peut arriver à l'oublier, à ce qu'il reste un peu enfoui.

**EP :** *Le traitement serait de l'ordre d'un voile d'oubli, jeté sur le trauma ?*

**MA :** Le traitement, ce serait d'en parler à un autre supposé entendre, pour mettre à distance, s'approprier l'événement. Mais encore faut-il que le patient en ait les moyens, qu'on puisse être suffisamment proche de lui et de l'événement pour que les mots puissent avoir encore du sens pour lui-même et autrui, et que les choses ne se fixent pas trop. Si un voile parvient à être jeté sur l'événement, cela restera là, mais cela fera moins mal. Mais trop à distance, la parole disparaît et se sont les symptômes qui sont à traiter : l'aspect apparent de l'iceberg. Les symptômes c'est ce qui fait signe, ce qui permet de repérer, de connaître, c'est ce qui fait qu'on peut communiquer avec un patient. Sans symptôme, on ne peut plus communiquer. En psychiatrie on n'a pas de traitement étiologique, quand la parole manque, le symptôme apparaît.

## TRÄUM(a)



**Jacques Lacan**

**Conférence à Louvain  
Le 13 octobre 1972**

Extrait choisi par *Elisabeth Pontier*

J'ai été comme ça un tout petit peu entraîné à faire remarquer que, sur le sujet de la biologie, la psychanalyse enfin, ça n'a pas apporté grand-chose et pourtant ça n'a que ça à la bouche : les pulsions de vie enfin et « je te glougloute », les pulsions de mort. Enfin il vous en est un tout petit peu parvenu quelque chose, oui ou non ?, parce que sans ça je passe, oui ou non, plutôt oui ou plutôt non. Ah ! il faut se méfier de tout ce bavardage (applaudissements). Un tout petit peu de sérieux !...La mort est du domaine de la foi. Vous avez bien raison de croire que vous allez mourir bien sûr ; ça vous soutient. Si vous n'y croyez pas, est-ce que vous pourriez supporter la vie que vous avez ? Si on n'était pas solidement appuyé sur cette certitude que ça finira, est-ce que vous pourriez

supporter cette histoire ; néanmoins ce n'est qu'un acte de foi ; le comble du comble, c'est que vous n'en êtes pas sûr. Pourquoi est-ce qu'il en aura pas un ou une qui vivrait jusqu'à 150 ans, mais enfin quand même, c'est là que la foi reprend sa force. Alors, au milieu de ça, vous savez ce que je vous dis là moi, c'est parce que j'ai vu ça, il y a une de mes patientes (il y a très longtemps de sorte qu'elle n'en entendra plus parler, sans ça je ne raconterais pas son histoire) elle a rêvé un jour comme ça que l'existence rejaillirait toujours d'elle-même, le rêve pascalien, une infinité de vies se succédant à elles-mêmes sans fin possible, s'est réveillée presque folle. Elle m'a raconté ça ; bien sûr je ne trouvais pas ça drôle. Seulement voilà, la vie, ça c'est du solide, ce sur quoi nous vivons justement. Dans la vie, dès qu'on commence à en parler comme telle, la vie bien sûr, nous vivons, c'est pas douteux, on s'en aperçoit même à chaque instant ; souvent il s'agit de la penser, prendre la vie comme concept ; alors là, on se met tous à l'abri tous ensemble pour se réchauffer avec un certain nombre de bestioles qui nous réchauffent naturellement d'autant mieux que pour ce qui est de notre vie à nous, on n'a aucune espèce d'idée de ce que c'est. Dieu merci, c'est le cas de le dire, il ne nous a pas laissé tout seul ! Depuis le début, depuis la

Genèse, il y avait d'innombrables animaux.  
Que ce soit ça qui fasse la vie ça, ça a la  
plus grande vraisemblance, c'est ce qui  
nous est commun avec les petits animaux.

*À bientôt...*